



JOURS DE FRANCE

L'IMPÉRATRICE FARAH
NOUS REÇOIT CHEZ ELLE

MARIE-ANTOINETTE
SES BIJOUX VENDUS
AUX ENCHÈRES

Dimitri Rassam
et Charlotte Casiraghi,
un enfant et mariés
l'année prochaine.

Le bonheur de Charlotte

L'arrivée d'un nouveau bébé agrandit le clan des Grimaldi.
Tour d'horizon des enfants du Rocher.
La princesse Caroline ravie de jouer les grands-mères.
L'ordre de succession de la dynastie.



**LE PRINCE CHARLES
FÊTE SES 70 ANS**
Entre ombre et lumière,
qui est-il vraiment ?
Par Stéphane Bern



FARAH PAHLAVI LA LUMIÈRE D'IRAN

À la veille de son 80^e anniversaire, l'impératrice nous a reçus pour évoquer un ouvrage où sont rassemblés les tableaux qu'elle avait achetés pour le musée de Téhéran. L'occasion d'évoquer l'âge d'or de l'Iran et ses espoirs pour le futur.

PAR ÉRIC JANSEN

Le 14 octobre, l'impératrice fête ses 80 ans et la première chose qu'il m'appelle lorsqu'elle nous accueille dans son salon, c'est qu'elle ne les pas dit vraiment pas. La lumière qui se dégage de son visage et cette sérénité dont elle semble ne jamais se départir diffusent sans doute autour d'elle un halo protecteur. Elle ne cache pas non plus une certaine joie. Celle d'avoir participé à un magnifique livre que publient aujourd'hui les éditions **Les Érudits**, dans lequel sont rassemblés les nombreux tableaux qu'elle avait achetés afin de créer à Téhéran un musée d'art contemporain. C'était au début des années 70. Quand le shah et la diadème voulaient transformer leur pays, pour en faire une nation moderne, terre de dialogue entre Orient et Occident...

Picasso, Warhol, Rothko, Giacometti... Quand on feuillette les pages de ce livre, on est ahuri par la qualité des œuvres. Et il n'y a pas tout ? Vous vous imaginez ? C'était il y a quarante ans... C'était quand même un musée extraordinaire, même si ce n'est pas le moi de dieu. En dehors des États-Unis et de l'Europe, il n'y a pas d'équivalent.

D'où proviennent les reproductions des tableaux ? Aviez-vous gardé un inventaire ?
J'avais bien sûr la liste dans mon bureau, avec les prix d'achat. Heureusement, avant que nous partions, le directeur l'a prise et a mis les œuvres dans les réserves. Durant toutes ces années, j'avais peur qu'elles se vendent ou qu'elles les débussent. Mon portrait par Warhol a été déclaré d'un coup de couteau et une toile de

Willem De Kooning a été vendue pour acheter une partie du Livre des Rois. Quand ils ont fait cet échange, j'ai appelé le musée en me faisant passer pour un étudiant en art. J'ai demandé à parler au directeur et je lui ai dit : « Vous ne pouvez pas faire ça, ces tableaux appartiennent à l'Iran et ils doivent rester là ». Il m'a répondu : « On nous oblige ».

**Récemment, la presse a parlé de tableaux de Picasso qui auraient été redécouverts...
Je pense qu'ils avaient toujours été là, mais sans doute oubliés dans un coin.**

Vous souvenez-vous de la première œuvre achetée ?
Non, mais ce devait être une toile impressionniste. Nous souhaitions avoir en ensemble le plus représentatif possible de l'art moderne et de l'avant-garde. Nous étions en contact avec les directeurs de musées, les galeries, les fondations, on cherchait tous azimuts. Nous voulions les artistes les plus importants. Mais j'avais aussi lancé un musée d'art, un autre de cet ami que j'ai appelé de cristal, un troisième de tableaux japonais...

**Y avait-il des restrictions pour les achats ? Pas de femme, pas de nu...
Non, on était dans un autre monde, on ne pensait pas à cela. Par exemple, le Renoir, c'est une femme avec une poitrine dénudée, et le triptyque de Francis Bacon, avec les deux hommes dans un lit.**

**C'est une toile très audacieuse, avez-vous hésité avant de l'acheter ?
Non, pas du tout, c'est une œuvre tellement importante.**

Depuis les années 1980, la shaharou habite Paris mais fait de fréquents allers-retours aux États-Unis. Une œuvre son fils Reza.



RENDEZ-VOUS

*** Vous avez rencontré de nombreux artistes à cette occasion. Quels sont ceux qui vous ont le plus marquée ?
J'ai beaucoup aimé Henry Moore. Je suis allée le voir à son atelier, dans la campagne anglaise, et il a été très agréable. Je me souviens qu'il m'a montré un petit tableau en me demandant si je reconnaisais son auteur... Heureusement, je ne suis pas d'où c'est sorti, j'ai répondu : « Miró ? » Et j'avais vu juste ! Il était très étonné et moi, très fière ! Il y a aussi Chagall que j'ai été très heureuse de rencontrer dans le Midi de la France. Bestouzes étaient déjà tropiches et je lui ai dit que je n'avais rien acheté, alors il m'a offert des broches que j'ai accrochées dans ma bibliothèque. L'espèce qu'elle y sont toujours.

Le palais de Narvaran n'a pas été saqué ?
Non. On m'a donné récemment la copie d'un documentaire où l'on voit la bibliothèque que, le livre d'or avec les signatures des artistes qui sont venus. On ne parle pas de moi, mais la façon dont c'est filmé, le fond sonore, crée un sentiment de nostalgie. Le film a été finalement interdit.

Cela signifie qu'ils donnent un coup de ciseaux dans votre portrait par Warhol, mais qu'ils ne touchent pas au reste ?
Heureusement. Quelqu'un m'a envoyé un e-mail il y a quelques années me disant : « Ne vous en faites pas, tout est là ». Au moment des événements, des gens sont arrivés pour envahir le palais, mais il paraît qu'un religieux dans la mosquée à côté leur a dit de ne pas le faire.

Il était bien celui-là...
Oui, incroyable. (Rires)

Vous fûtes aussi la connaissance de Débar ?
Oui, j'étais très contente de pouvoir acheter le fameux Poince, je l'avais mis dans la bibliothèque, au palais, mais un jour le roi m'a dit : « En Iran, le poince n'a pas la même signification qu'en Europe... En, c'est un geste déplacé ». Alors je l'ai installé dans le jardin. Je lui avais aussi donné des pièces d'or avec la tête du roi et la mine, pour qu'il m'en fasse une petite compression en pendentif. J'y avais glissé un morceau de papier avec de la terre d'Iran.

Toujours passionnée par l'art, l'impératrice Farah a accouché dans son entrée avec une œuvre d'Arshia Mesoud.

L'avez-vous toujours ?
Je l'ai donné à ma petite-fille Noor qui est aux États-Unis.

Et puis, bien sûr, il y a Andy Warhol...
Il a commencé par faire le portrait de la sœur du roi, puis il est venu au palais en 1976. Il a fait le mien et celui de mon mari. Je me souviens qu'il était très timide. Je l'avais rencontré une première fois lors d'un dîner officiel aux États-Unis, à la Maison-Blanche. Il marchait devant moi. Je voulais le voir de plus près, mais dès que je m'approchais, il se sauvait. Il a raconté ensuite qu'il avait peur que je lui demande de danser... Quelle drôle d'idée !

Comment financiez-vous ces achats ?
L'argent provenait de la Société nationale du pétrole. Après le choc pétrolier de 1973, le prix du baril s'est envolé et cela nous a permis, entre autres, de financer le musée.

Ce qui est curieux, c'est que pendant vingt-six ans on n'en parle plus. Le musée est comme sous une cloche. Et puis les œuvres commencent à réapparaître en 2005.
Il y a eu un nouveau directeur qui a commencé à exposer quelques tableaux. Une jeune artiste m'a écrit et m'a dit que quand elle s'est trouvée devant le Rodin, elle a eu les larmes aux yeux. J'étais très heureuse car ainsi les Iraniens savent ce qu'ils possèdent.

Dans le livre, vous insistez beaucoup sur le rôle de la culture pour réunir l'Orient et l'Occident, pour qu'il y ait un dialogue entre civilisations, mais, hélas, cela n'a pas fonctionné en Iran... En est-ce trop sûr ?
Il faut séparer le régime et le peuple. Les gens avaient accueilli par référendum la Révolution blanche voulue par le roi. Et c'était aussi pour moi la chose la plus importante : fonder les bases d'une société équitable et juste. La réforme agraire, les droits des femmes, les trois armées qui devaient traverser le pays, il y avait l'armée du savoir - plutôt que de faire le service militaire, des jeunes allaient enseigner dans les villages éloignés -, l'armée de l'hygiène pour éduquer les gens à améliorer leur santé, et l'armée du développement.

La Révolution blanche commence en 1963 et Khomeini est déjà là, hostile et appellait à la haine...
Dans les villages, les religieux avaient le



À New York en 1977, Farah Fakhri avec Andy Warhol devant son portrait. Le musée de Téhéran possède de nombreuses toiles de l'artiste dont la fameuse série des Mao.

pouvoir, ils n'ont pas supporté que ces jeunes deviennent plus importants qu'eux. Ils étaient aussi de grands propriétaires terriens et la réforme agraire les déposait. Enfin et surtout, ils étaient farouchement opposés à la liberté des femmes, à leur droit de vote. Ils manifestaient avec les communistes.

Cela vous dit-elle que dès vos premières années de mariage, vous connaissiez une situation tendue. Ce n'était pas qu'un conte de fées...
Non, bien sûr. Il ne faut pas se fier aux photos de l'époque dans les magazines, les journaux, les bijoux, les robes...

Sentiez-vous le mal-être commencer à monter ?
Comme on dit, une dentie qui n'est pas saine n'a pas de suite... Il y a eu des problèmes, bien sûr. Ceux qui travaillaient dans les grands domaines ont perdu leur emploi, ce qui a créé un exode massif

vers les villes. Mais c'est beaucoup plus complexe que ça. En Iran, il y a eu un mélange de choses intérieures et de choses extérieures, les religieux qui faisaient de la propagande dans les mosquées, les communistes, nos relations avec les États-Unis, l'URSS...

L'attitude des États-Unis a complètement changé à votre égard, à cause du pétrole, de votre désir d'indépendance ?
On a peut-être parlé trop fort.

Dans le livre, vous dites que les problèmes ont commencé avec le pétrole.
Oui, le pétrole fut notre bénédiction et notre malédiction.

Ce désir de changement a peut-être aussi été trop rapide ?
Non, je ne pense pas, les gens aspiraient à avoir une meilleure vie. Le frère da ***



Les années heureuses... Le shahrou qui le été époque de Persépolis, en 1971. L'année suivante, avec le shah et leurs quatre enfants, Reza, Farah, Ali-Reza, Leila. Trés aimé du peuple, Farah a multiplié les actions sociales et s'est écartée pour à se rendre dans des villages reculés.



En décembre 1978, les manifestations en faveur de l'ayatollah Khomeini forçant le shah à partir. Le 16 janvier 1979, le souverain et son épouse quittent Téhéran. Pour ne plus jamais revenir. Il mourut au Caire le 27 juillet 1980. Dix ans plus tard, Farah apparaît redressée au côté de son fils Reza et de sa femme Yasmine. Elle tenait par le bras sa fille Leila qui décéda en 2001.

M. LAFITTE - AGF (2) / A. SAFFARI - AP / M. LAFITTE - AGF (2) / M. LAFITTE - AGF (2) / M. LAFITTE - AGF (2) / M. LAFITTE - AGF (2)

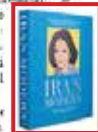


Les épreuves ne vous ont pas épargnée, même après l'exil. Vous avez perdu deux enfants. Qu'est-ce qui vous a permis de surmonter la douleur ?
Le sens du devoir et l'amour de mes fils, de ma fille. Je ne dis pas que je n'ai pas connu des moments où j'étais complètement down, mais à quoi ça sert ?

Vous ne parlez jamais de la religion. Beaucoup de gens tiennent grâce à la foi... D'avoir vu des religieux prôner la haine explique votre résilience ?
Je crois que la lumière vaincra les ténèbres. Qu'à la fin, il y a une justice.

Votre force de caractère, votre courage sont légendaires. Mais on ignore que vous avez aussi beaucoup d'humour. Heureusement qu'il y a ça. Je me souviens, il y a plus de vingt ans, j'étais allée dans une clinique aux États-Unis, pour un traitement médical. On me demande mon nom, mon prénom, ma profession... Je réponds que je ne travaille pas. L'employé écrit « unemployed »... au chômage. Ça m'affaïtise. Je lui ai dit : « Vous ne savez pas à quel point ! »

Vous êtes donc optimiste ?
Je ne perds pas l'espoir quand je vais chez le médecin. Même s'ils freinent les contacts avec l'extérieur. Ici, par fois dans la rue, on t'empêche de sortir à l'extérieur. Ça m'affaïtise aussi.



Farah Diba, The Empress of Art
6-8 Actualités, 100 pages

●●● roi a écrit un livre dans lequel il dit : « En Europe, on dit que le shah est allé trop vite, mais plutôt que de construire des conseils au air d'élire les gens aller à dos d'âne ? »

Vous n'avez pas vu les choses basculer ?
À ce point-là, non.

Le shah vous en parlait-il ?
Je n'étais pas dans les affaires politiques. J'avais un bureau énorme avec 150 personnes, pour gérer les organisations non gouvernementales, le sport, l'environnement, la culture, les centres de soins pour les enfants, les aveugles, les lépreux...

Vous dites être partie d'Iran sans rien prendre, mais y'a-t-il tout de même un objet, peut-être symbolique, que vous avez emporté avec vous ?
J'ai pris mes albums photos. Je les avais mis dans une valise quinze jours avant les événements. Pour le reste, les tableaux,

les bijoux, tout ce qu'on avait acheté, c'était à moi mais c'était pour l'Iran, ça me gênait qu'ils disent que les armées étaient vidées après notre départ.

Avez-vous eu peur ?
Peur non, mais j'étais inquiète. Pour le roi, pour mes enfants qui entendaient des cris, voyaient quand on sortait du palais des inscriptions : « À mort le roi ». Un jour, j'étais dans mon bureau et j'ai regardé par la fenêtre en pensant à la fin, ce qui peut arriver, c'est que je n'est toute, et alors ? Ça m'a trouillé.

Vous êtes souvent allée au contact avec les gens, pour comprendre ce qui n'allait pas, ce devait être dangereux, n'est-ce pas ?
Non, je n'y pensais pas.

Une forme d'inconscience ?
Non, le sens du devoir a été plus fort que tout. Et puis l'amour de l'Iran. Et la volonté de ne pas laisser ceux qui sont

au pouvoir me détruire. Résister ! Je savais que c'était mon mari, je savais qu'il était, je ne dis pas que tout ce que nous avoné an était fantastique, mais je savais qui nous étions. C'était notre force.

On vous a beaucoup reproché les fêtes de Persépolis. Leur coût de 100 millions de dollars...

On a écrit n'importe quoi. Je ne pourrais pas vous donner un chiffre exact, mais on célébrait 2 500 ans d'histoire. À l'époque, des comités ont été créés pour faire connaître l'Iran, avec des expositions, des concerts, c'était aussi une énorme opération de communication. La République islamique voulait détruire cette œuvre. Les à présentons fête aujourd'hui de leur passé.

À la veille de votre 80^e anniversaire, quel regard portez-vous sur votre destin extraordinaire ?
J'ai quand même vécu une période de

M. LAFITTE - AGF (2) / A. SAFFARI - AP / M. LAFITTE - AGF (2) / M. LAFITTE - AGF (2) / M. LAFITTE - AGF (2)